

# Temps et discours

## Conclusions 2003

### Le réseau conceptuel de l'analyse du temps

Les diverses contributions confirment l'existence d'un réseau conceptuel relativement stable qui caractérise les analyses temporelles :

- 1) Les formes de la saisie du procès : aspect, modalités, segmentation
- 2) Les opérations énonciatives : embrayage et débrayage, mais aussi, plus spécifiquement, l'engagement énonciatif dans le procès et les stratégies cognitives de l'observateur
- 3) Les valences d'intensité et d'extension, notamment sous la forme du tempo, de l'accent et de la modulation
- 4) Les structures narratives des programmes, notamment les variations de tension entre programme et contre-programmes
- 5) Les passions, qui apparaissent comme les formes dominantes de la temporalisation du discours

#### EXEMPLE

Augustin : le temps n'a pas d'être, car le futur n'est pas encore, le passé n'est plus, et le présent n'est rien (ne demeure pas) ; donc comment saisir et mesurer ce qui n'est pas, ce qui ne peut s'actualiser pour un sujet : puisque le temps est un *inexistent*, il faudra trouver des « ersatz de présence » temporelle, qui seront en fait des *simulacres* passionnels et cognitifs.

- trois *mouvements de l'âme* : (i) la prospection et l'anticipation, (ii) la rétrospection et la réminiscence, et (iii) la concomitance et la contention.
- trois modes pathémico-cognitifs, (i) l'*attente*, (ii) le *souvenir* et (iii) l'*attention* :
- trois types d'« images » temporelles : produites par les « choses qui passent », et qui « impressionnent » l'esprit, pour y laisser des « images qui ne passent pas ». Trois types d'images psychiques, définies comme des *signes* : (i) des *empreintes* ou « *images vestigiales* » pour la narration, qui actualise le *souvenir* ; (ii) des *prédictions* ou « *images anticipantes* » pour la prévision, qui actualise l'*attente* ; (iii) des *perceptions* ou « *images présentes* » pour la vision, qui actualise l'*attention*.
- Trois types énonciatifs : (i) la *narration* pour le *souvenir*, (ii) la *prévision* pour l'*attente* et (iii) la *vision* pour le présent.

Le raisonnement peut alors être reconstitué : face à l'inexistence des formes temporelles, le sujet éprouve certaines *passions* prototypiques, qui constituent en quelque

sorte sa « compétence temporelle », et lui permettent d'adopter des *positions d'énonciation*, et d'accomplir des *actes de langage* dans des discours spécifiques, où il manipule alors les formes temporelles comme des *signes*.

#### EXEMPLE

Ce réseau a été confirmé avec Heidegger :

Chez Heidegger, le régime temporel est organisé autour de la configuration du Souci, qui comporte en effet cinq motifs distincts :

a) Les *prédicats de base* (le motif *ontologique* et *déictique* : être / étant / être-là).

b) Les *prédicats secondaires* (le motif *modal* : être / pouvoir être). L'*être-là* est de l'ordre du potentiel en devenir, du *pouvoir-être* (cette modalité est une des définitions possibles du futur en général).

c) Les déterminations du procès (le motif *aspectuel* : l'inchoatif et le prospectif dominant). Le rapport entre l'être et l'être-là est un « être-en-avant-de-soi », un *devancement du moi par le soi* (dans mes propres termes).

d) Les déterminations actantielles (le motif *éthico-tensif* : le « devancement de soi » place l'être-là dans une tension inquiète (la fameuse « angoisse » existentielle) qu'il cherche à résoudre, selon le cas, par résistance, résolution et maintien du devancement (régime temporel dit « authentique ») ou par abandon et détente (régime temporel dit « inauthentique »).

La confrontation des deux est significative, puisque Augustin construit l'analyse du temps dans le passage d'un « constat d'inexistence » à un « constat d'expérience », alors qu'Heidegger la construit en passant de la postulation de l'être à la projection de l'existence.

Dans les deux cas, le réseau conceptuel est bien présent : *passions, positions d'énonciation, actes de langage, images cognitives, et figures-signes*.

## Les niveaux de l'analyse temporelle

- 1) Le temps est une substance non sémiotique, un présupposé de la plupart des domaines de la connaissances, de la physique à la littérature, de la psychanalyse aux sciences de la terre.
- 2) Les sémiotiques-objets (ie : ce qui peut faire l'objet d'une approche sémiotique) sont caractérisées, parallèlement à leurs structures narratives et figuratives, par des *régimes temporels*.
- 3) Les régimes temporels sont caractérisés à deux niveaux complémentaires :
  - a. par les *figures temporelles* qui les composent (les figures-signes), et qui sont des parties des régimes temporels ;
  - b. par les propriétés non-temporelles qui les distinguent les uns des autres.

- 4) Les figures temporelles (signes-icônes) sont définies de deux manières :
- a. Par des traits figuratifs qui sont des parties des figures
  - b. Par des propriétés non temporelles qui ne sont pas des parties des figures, et qui sont identiques à celles qui distinguent aussi les régimes temporels.

*EXEMPLE* : Desgouttes pose la question du temps impliqué dans le montage des plans au cinéma ; le principe de montage et de succession des plans suscite une interprétation temporelle (et spatiale), non pas en raison du temps de projection filmique, mais en raison de la nature même de la *succession*, qui est une propriété non temporelle de choses non temporelles, mais supposées insérées dans le temps.

En somme,

- les régimes temporels sont des *configurations* (assemblage syntaxique de figures et de propriétés)
- les figures sont des *icônes temporelles* (des « parties » de temps reconnaissables et isolables, voire dénommables)
- les propriétés sont, au sens kantien, des *propriétés non temporelles d'objets dans le temps*

Deux statuts différents sont en cause dans cette hiérarchie :

- le statut de « partie de » (la figure est une partie du régime, le trait figuratif est une partie de la figure)
- le statut « distinctif » (la propriété est distinctive entre les régimes et entre les figures)

*EXEMPLE* : le « temps avec présent » et le « temps avec instant » sont deux régimes temporels qui se distinguent :

- par la présence de deux figures opposées (le présent et l'instant)
- par un certain nombre de propriétés des figures elles-mêmes (direction, orientation et perspective)
  - o l'instant est fait d'une seule direction, d'une seule orientation, avec une coupure ;
  - o le présent est fait d'une seule direction, de deux orientations inverses, et de deux coupures, l'une prospective et l'autre rétrospective ;
- par d'autres propriétés typiques du régime en général (notamment la position et l'engagement énonciatif)

*EXEMPLE* : le « chronotype » de G. Guillaume est un trait figuratif, et il faut associer deux de ces traits figuratifs (le chronotype ascendant et le chronotype décadent, cf. Jacques Bres) pour produire la figure du « présent » (qui est en fait un « instant » de référence)

EXEMPLE : les figures temporelles de la « pertinence »

		Propriétés non temporelles		
		<i>intersection</i>	<i>thématisation</i>	<i>aspectualisation</i>
<b>Figures temporelles</b>	CONJONCTURE	X		
	TENDANCE	X	X	X
	CYCLE		X	X

EXEMPLE : Kleiber et Bres à propos de l'imparfait de l'indicatif

Ils argumentent chacun autour de deux propriétés différentes de la saisie du procès : la *descendance* et l'*anaphore*, et par conséquent leurs analyses temporelles participent du dégagement de ces *propriétés distinctives non temporelles*.

- l'ANAPHORE : appartenance d'un segment de procès à un procès englobant de même nature, auquel il fait référence en raison de l'imparfait ;
- la DESCENDANCE : à partir du trait figuratif « chronotype descendant », l'analyse fabrique une propriété distinctive détachée du trait lui-même, et qui est de nature modale (accompli) et énonciative : la descendance décrit de fait la capacité d'un observateur à s'immerger dans le procès pour en percevoir directement les tensions, mais en perdant de vue les deux bornes.

L'anaphore et la descendance se rejoignent en ce sens qu'ayant perdu les bornes de vue, l'observateur ne saisit qu'un segment partiel, en cours et non délimité, et qu'il est alors obligé de présupposer que ce segment appartient à un procès englobant unique mais qui échappe à la saisie.

Ces deux propriétés distinctives en contiennent en fait une qui leur est commune (la relation « partie de » appliquée au procès au moment de sa saisie, et elles renvoient ensemble au même régime temporel, caractérisé par la propriété énonciative « immersion dans le procès »

## Exemples de figures temporelles

(des parties iconisées du temps)

Figures de direction : instant vs présent

Figures de tensions : projection vs coïncidence

Figures de pertinence : conjoncture vs tendance

Figures d'appropriation : occasion, opportunité, occurrence

Exemple : les figures temporelles du « retour », du « renouvellement », de la « prévision » et de la « prophétie », toutes caractérisées par des transformations entre les modes d'existence (virtualisation / actualisation ; réalisation / potentialisation)

Exemple : l'événement selon Jullien et Parret

L'événement, par la charge affective qu'il porte provoque :

- 1) l'apparition d'un seuil de rupture (un avant et un après)
- 2) une éventuelle distension d'orientation (prospective et rétrospective)
- 3) une reconfiguration des segments voisins du segment d'événement
- 4) une contraction du « moment » en « instant »

## **Exemples de propriétés non-temporelles et distinctives**

Position de l'instance de discours

Engagement axiologique et affectif

Saisie aspectuelle du procès

Catégorisation du procès (directions, orientations, etc.)

Modalités

Tempo

Rythme

Exemple : l'oubli et la mémoire, chez Vincensini, procurent une structure rythmique et tensile au temps narratif (syncopes, transitions et blocages de transitions)

## **Temps de l'existence et temps de l'expérience**

Une distinction « ontologique » pourrait, à titre d'hypothèse, être considérée comme le fondement épistémologique d'une sémiotique du temps.

Au-delà des divergences entre régimes temporels, le temps apparaît en quelque sorte comme ce qui permet aux hommes d'appréhender le devenir des choses du monde, et de faire face au changement. La plupart des représentations du temps (notamment chez les pré-socratiques, Augustin et Heidegger) en font le sous-produit d'un *débrayage ontologique* : dans l'être, en effet, on ne trouve ni temps ni changement ; dans l'existence, on vit dans le changement, et on invente donc le temps pour y faire face ; d'un autre point de vue, le temps

serait la première substance disponible pour des signifiants élémentaires : ce serait en somme, avec la quantité (notamment chez les pré-socratiques), le premier signe discriminant de l'existence (vs l'inexistence).

Dans la perspective d'une philosophie de l'être, qu'elle soit une cosmogonie métaphysique, ou une herméneutique ontologique, vivre dans le temps, c'est être échu, déchu, jeté, en proie au monde en devenir : c'est une « chute » de l'éternité (Augustin), une « échéance » de l'existence (Heidegger), une aliénation à la deixis (Husserl), une condamnation au changement (Parménide). L'éternité et l'être sont du côté de l'inengendré, de l'un, du non-quantifiable. L'existence, étant engendrée, est dans le devenir, dans le changement, dans le nombre, et donc dans le temps.

Sous le régime de l'existence, le temps n'apparaît plus maintenant comme le présupposé ultime de toute intuition, mais comme une des dimensions mythiques de la déchéance ontologique, dans les récits (y compris philosophiques) de fondation cosmogonique, religieuse ou existentielle. Eu égard au procès, ce mythe fondateur offre quelque ressemblance avec la distinction entre *système* et *procès*, entre *langue* et *discours*, entre *schéma* et *usage* : même actualisation, même déchéance, même débrayage fondateur, mêmes effets temporels. Quand on a isolé, ne serait-ce que pour des raisons de méthode, le *système*, la *langue* et le *schéma*, on ne peut retrouver, respectivement, le *procès*, le *discours* et l'*usage*, qu'à grand renfort de temporalité « distensive ». De même, quand on a commencé par dissocier l'*être* et l'*existence*, il faut faire appel aux régimes temporels « distensifs » pour justifier du dégagement de l'*existence* à partir de l'*être*.

On n'a besoin du temps que dans la mesure où le procès est considéré comme un sous-produit du système, comme une déchéance de la structure. En d'autres termes, on aurait besoin du temps comme d'une dimension autonome et explicative que parce qu'on a dissocié le changement et le système, le devenir et la structure.

Exemple : la quête de l'éternité à partir du présent existentiel chez Messian (Parret) ou chez Char ; le présent existentiel résiste à toute progression et à toute évolution, et en cela, il est une « fenêtre » sur l'éternité.

L'alternative résidera par conséquent dans un refus de ce débrayage ontologique : une autre conception du procès, reposant sur la *constance* et la *transition* (ce qui ne varie pas dans la variation, ce qui ne s'interrompt jamais dans le changement) : jamais le devenir et le changement ne rompent le lien avec leur horizon ontologique ; s'il y a structure ou système, ce ne peut être que la structure du changement, et le système des transitions, de sorte que la constance apparaisse comme une propriété du changement lui-même. Les régimes temporels « transitionnels » excluent par conséquent une philosophie de l'être, pour lui substituer une phénoménologie de l'*expérience* objective.

Il n'y a donc pas de lien privilégié entre le temps et l'expérience, comme le voudrait Ricœur, mais, au contraire, un régime temporel spécifique pour l'expérience, comme il y en a un pour l'existence.

Rien, en effet, dans la notion d'expérience, ne justifie un amalgame automatique avec la dimension temporelle : l'expérience est toujours et dans tous les cas un *rapport direct* avec le monde, ce qui en fait à la fois le prix et le risque (on peut se rappeler ici que l'*experimentum* est un *risque*, voire un *danger*). L'expérience est un processus créateur d'objets de valeur, en général, mais pas obligatoirement, de type cognitif et affectif (des connaissances, des souvenirs, des compétences, des routines, des empreintes, etc.). Mais ce processus de création et d'acquisition se caractérise principalement par l'*immédiateté* de la relation aux objets, aux situations, au monde en général ; il s'agit d'*éprouver* les choses, dit *Le Robert*, et toutes les variantes en diachronie le confirment : *faire l'essai de, tenter et risquer*, c'est, entre autres et d'abord, se confronter directement aux choses et aux faits. C'est pourquoi on peut définir l'expérience comme production et acquisition de valeurs *grâce à l'immédiateté de la relation au monde*. En d'autres termes, l'immédiateté est la *valence* qui garantit la valeur des productions et acquisitions de l'expérience. L'immédiateté ne s'oppose pas à la disjonction, mais, plus fondamentalement, à la jonction, au principe même selon lequel les sujets et les objets étant dissociés, leur relation ne peut être que de conjonction ou de disjonction ; l'immédiateté (vs la médiation) est de l'ordre de la *présence* (présence au monde, en l'occurrence).

En bref : le choix d'un régime temporel est la manifestation formelle d'une certaine conception de l' « être-au-monde ».

Temps de l'existence : temps du monde et du mouvement, projection existentielle dans le procès, débrayage et médiation.

Temps de l'expérience : temps de la perception sensible, présence et déixis, embrayage et immédiateté.

<i>RÉGIME ONTOLOGIQUE</i>	<i>EXISTENCE</i>	<i>EXPÉRIENCE</i>
OPÉRATION FONDATRICE	<i>Débrayage</i>	<i>Embrayage</i>
DOMINANTE PRÉDICATIVE	<i>Jonction</i>	<i>Présence</i>
ENONCÉS TYPIQUES	<i>Existence / Inexistence</i>	<i>Apparition / Disparition</i>
VALENCE	<i>Médiation</i>	<i>Immédiateté</i>
DOMAINES	<i>Etre, faire,</i> <i>Faits, causes et effets</i>	<i>Eprouver, vivre</i> <i>Sensibles, phénomènes</i>

Ces deux « régimes » fondent une sémiotique du temps sous deux conditions complémentaires :

- 1) Comme on peut le constater aisément, il n'existe pas de situation ou de sémiotique-objet qui sont purement « expérientielle » ou purement « existentielle » ; il n'y a que quelques systèmes philosophiques exclusifs ou quelques discours spéculatifs esthétisants qui s'efforcent de « purifier » l'appréhension du temps d'un côté ou de l'autre. Par conséquent, la sémiotique du temps devra considérer non pas l'opposition

entre ces deux régimes, mais les tensions et les variations de tension entre l'un et l'autre

- 2) Ce faisant, selon les équilibres observés, une syntaxe élémentaire (des proto-prédicats des énonciations temporelles) peut être envisagée, et elle comporterait deux opérations inverses :
  - a. L'une, sous la domination de l'expérience temporelle, conduirait à la reconstitution de l'existence : elle dégagerait ainsi un « plan du contenu »
  - b. L'autre, sous la domination de l'existence temporelle, conduirait à une expérience sensible : elle ferait ainsi la place d'un « plan de l'expression »

Soit :

T-existence ► T-expérience = embrayage (production du plan de l'*expression*  
et des formes dynamiques polysensorielles)

T-expérience ► T-existence = débrayage (production du plan du *contenu*  
et des prédicats narratifs et descriptifs)

#### EXEMPLE

**L'empreinte** n'est une figure sémiotique que dans la mesure où on peut y reconnaître une expression et un contenu (sinon, on en fait un « signe », une pure forme en attente de contenu).

De fait, elle compose :

- une face d'expérience : une inscription sur un support, et une possible superposition entre la trace et l'image de la cause passée
- une face d'existence : la trace conduit par hypothèse, inférence ou mémoire à une action, un geste, un ou plusieurs acteurs, et plus largement à un parcours narratif et figuratif

#### EXEMPLE

L'occasion est une autre figure du temps (cf. les commentaires journalistes sur le « réalisme » ou l'« opportunisme » en matière sportive).

Elle compose elle aussi :

- une face d'expérience : la perception des interactions et intersections actuelles entre une pluralité de parcours ; la saisie immédiate de leur coïncidence avec la position d'observation, et avec le parcours propre de l'observateur
- une face d'existence : la capacité stratégique à reconfigurer immédiatement le parcours de l'observateur pour le rendre cohérent avec les intersections actuelles, ou, inversement, à exploiter une situation pour l'insérer dans un programme ou un projet.

### *EXEMPLE*

Le régime du « sursis » chez Zola (*Le docteur Pascal*, exposé de Wrona), se définit dans la tension entre le « temps de l'histoire » et le « temps du roman ».

En tant que figure temporelle, le « sursis » est composé de deux traits figuratifs majeurs :

- l'imminence (un moment trop bref sépare de l'échéance)
- la suspension (grâce à un ralentissement de cet intervalle d'imminence)

Le sursis repose donc sur la tension entre une mesure et un tempo, à laquelle s'applique quelques propriétés modales (devoir faire, ne pas pouvoir ne pas faire, etc.)

Mais dans le texte concret, cette figure temporelle se construit grâce à la tension et l'interaction plus générale entre

- le temps local, romanesque et iconique (selon Wrona) et
- le temps global, épique et historique

Le temps local est composé d'icônes, et, de fait, il est un produit spécifique du temps de l'expérience (au sens où l'entend Ricœur : la narration littéraire reconfigure l'expérience temporelle)

Le temps global historique est un produit spécifique du temps de l'existence.

La réunion des deux est problématique dans *Le Docteur Pascal*, nous dit Wrona : anomalies, conflits, tensions et résolutions. Mais les principaux « symboles » temporels sont des produits de ces résolutions (l'arbre généalogique, l'horloge, la pompe cardiaque, etc.)

### *EXEMPLE*

La fraîcheur de Claude Zilberberg

On retiendra deux dimensions essentielles de l'analyse :

- celle de l'éclat sensible et affectif (qui repose sur la structure tensive de la perception figurative et temporelle, celle précisément du « surgissement natif » de toute figure en voie d'apparition. Il s'agit à l'évidence de la constitution du plan de l'expression, grâce au déploiement d'une expérience immédiate ;
- celle du programme et du contre-programme sous-jacents à cette expérience, et qui se révèle en somme au cours d'une activité interprétative du premier « éclat » procuré par le surgissement natif de la figure. La fraîcheur apparaît alors comme le moment inaugural d'un long combat contre le dépérissement, pour un type de procès (celui du vivant) qui engage le contre-programme en même temps que le programme (cf. Socrate : un nourrisson est déjà un bon candidat pour la mort). Il s'agit clairement de la formation d'un plan du contenu.

Plus explicitement encore, on peut poser les deux opérations suivantes :

- 1) Le débrayage qui conduit de l'expérience (éclat) à l'existence (contre-programme présumé et activé) constitue le plan du contenu.

2) L'embrayage qui conduit de l'existence (programme provisoirement victorieux du contre-programme) à l'expérience (surgissement natif) constitue le plan de l'expression.

En outre, curieusement, les deux opérations obéissent à des logiques tensives opposées, qui valident l'existence de deux orientations argumentatives différentes de la fraîcheur :

- la première est concessive (l'éclat, *bien que* le contre-programme soit activé)
- la seconde est inférentielle (le programme victorieux, *parce que* le surgissement natif)

*EXEMPLE* : la monstruosité du temps incarné chez Proust (Anne Simon) peut aussi être comprise comme un effet de la difficulté à construire une relation sémiotique entre le temps de l'expérience et celui de l'existence. Le vieillissement, par exemple, est analysable chez Proust comme une expérience actuelle qui a le plus grand mal à s'ajuster avec les changements inhérents à l'existence temporelle.

*EXEMPLE* : le texte de Jean-Paul Chavent

Le « *paysage-existence* » est au sens strict un « pays », un lieu d'accueil, un contenant pour des contenus, ou en attente de contenus ; le « *paysage-expérience* » est en revanche une construction polysensorielle, où la sensori-motricité fait le lien entre toutes les informations sensorielles pour leur procurer une signification dans la perspective d'une contemplation, d'une promenade, d'une activité en général.

L'expérience que nous faisons du paysage ne se limite pas à reconstruction d'une composition spatiale, et la permanence du « *paysage-existence* » n'est pas celle d'une maquette inerte. L'existence à laquelle nous accédons est un *devenir*, qui est la résultante d'une composition de processus différents : c'est ainsi, du moins, que les géographes appréhendent le paysage, comme produit d'évolutions géologiques, climatiques, économiques et culturelles, notamment. Le paysage ne résulte pas de l'Histoire, mais d'un fourmillement d'histoires, et de vitesses d'évolution différentes.

Dans cette perspective, chacun des traits plastiques, et chacune des figures identifiables qu'ils composent (la colline, le torrent et sa vallée, le champ, la forêt, etc.) doivent être considérés comme des « instantanés » saisis dans un mouvement. Chacune des formes identifiées est alors un mouvement arrêté par la saisie ; chacune des figures identifiées porte en elle, à l'état potentiel, un prédicat qui résulte de la conversion en « mouvement arrêté et instantané » d'un processus en devenir : la montagne « se dresse » dans la mesure où elle a subi une surrection ; la colline s' « adoucit » / elle a été usée ; la vallée s' « élargit » / la rivière l'a découpée et dégagée ; le champ se « couvre » de colza jaune éclatant / l'agriculteur

l'a ensemencé ; les arbres sont « dépouillés » / l'automne leur a ôté leurs feuilles ; le ciel est « assombri » / le vent y a poussé des nuages, etc.

Ces « mouvements arrêtés » (et instantanés), comme « se dresser », « s'étendre », « s'adoucir », « se couvrir », loin d'être seulement des métaphores descriptives projetées après coup par le commentaire verbal, font partie de l'expérience que nous procure le paysage. Il s'agit de *la conversion des figures du paysage-existence* (pris dans son devenir) *en paysage-expérience* (saisi comme animé de l'intérieur).

Entre ces qualificatifs de formes (les prédicats « animés » et « arrêtés ») et les divers mouvements (en devenir) que nous leur associons, la saisie quotidienne et ordinaire du paysage produit une inférence purement sémiotique, en ce sens qu'elle est avant tout la mise en relation d'un *plan de l'expression* (les propriétés dynamiques des formes : le dressé, l'élargi, l'adouci, le couvert, le dénudé, etc.), et d'un *plan du contenu* (des parcours thématiques, de type physique, climatique, économique ou culturel).

La notion même de « figure dynamique » mérite une explication : caractériser une forme comme « adoucie » présuppose un parcours figuratif, un régime spécifique d'interaction entre des forces et des matières, impliquant des séquences d'états figuratifs virtuels comme « rugueux », « irrégulier », « régulier », « aplati ». Au moment même où la propriété « adoucie » est actualisée, ces états virtuels sont potentialisés et répartis, en amont ou en aval – antérieurs ou postérieurs – de la propriété actualisée, pour former une séquence figurative. En somme, chaque prédicat descriptif du paysage-expérience fonctionne à la fois comme posé (ce qui est reconnu actuellement) et comme présupposant (ce qu'il potentialise, en amont ou en aval).

Et c'est alors qu'interviennent les traits plastiques et les associations polysensorielles : des nuances de vert dans une prairie, qui indiquent une composition irrégulière du sous-sol, et par conséquent une usure ou des dépôts discontinus ; des stries obliques sur le flanc d'une colline aplatie, qui indique un très ancien plissement par surrection ; un relent olfactif, qui signale une activité humaine ou une présence animale récente ; ou, enfin, le bord abrupt d'un plateau, qui délimite un abîme infranchissable, et signale ainsi un mouvement de faille ou d'érosion brutale.

On peut comparer ces propriétés et ces effets à ceux de la gestualité picturale (W. Fiers) : les formants plastiques du tableau, en effet, sont des figures dynamiques, constitutives de son plan de l'expression, qui résultent de la conversion des gestes du peintre. Au moment de la saisie sémiotique de quelque objet que ce soit, les procédés techniques qui l'ont fait tel qu'il est ne sont plus directement pris en compte. Et pourtant, nous continuons à les percevoir à travers les formants plastiques. Et le caractère dynamique de ces perceptions (la couleur s'étale, recouvre, déborde ; le trait cerne, arrête, entoure, etc.) ne peuvent être pensés que comme des conversions de la gestualité sous-jacente, c'est-à-dire du *modus operandi*. Dans le cas du paysage, ce *modus operandi* est hétérogène, et ne peut être imputé qu'à une multitude

d'acteurs différents et non coordonnés ; il n'empêche que, via la conversion en figures dynamiques, c'est l'ensemble du paysage qui est *animé* de l'intérieur.

## UNE ESTHÉSIE SINGULIÈRE EN LIMOUSIN

Je voudrais terminer sur un paysage du Limousin, et plus précisément sur une expérience esthétique singulière, procurée par un paysage corrézien, à travers le regard et l'écriture d'un écrivain limousin, Jean-Paul Chavent. Une de ces expériences partagées, qui nous ancrent définitivement dans l'imaginaire d'un territoire...

Cette *esthésie* singulière donne à entendre une des variations possibles, un des mouvements prévisibles à l'intérieur du modèle que nous venons d'esquisser. Le texte de Jean-Paul Chavent commence par installer deux domaines caractéristiques du paysage-existence : (i) celui des matières-substrats, *l'arbre, la pierre et l'eau*, et (ii) celui des énergies, *le ciel*, habité par la *lumière* et le *vent*. Le paysage-expérience est défini par le choix d'une position d'expérience et, à ce titre, le centre de référence déictique est fixé du côté des matières-substrats (*l'arbre, la terre et l'eau*), et l'autre domaine (*le ciel*) est disponible pour des « projections » : l'expérience sera donc celle de la « communication » entre les deux domaines, du point de vue d'un observateur situé du côté de *l'arbre, la pierre et l'eau*. Voici donc la mise en texte de cette conversion du paysage-existence en paysage-expérience, de l'embrayage qui nous intègre totalement au plan de l'expression, le début du *Dieu qui dort* :

*Pour un instant, les vivants L'arbre, la pierre et l'eau. Voilà ce qu'il y a. Voilà où l'on est. Ensuite il y a le ciel, une surface assez vacante où se projeter.*

*C'est ensuite que ça déborde. Très vite, cela déborde. D'abord la terre sur le ciel, et c'est la religion. Puis le ciel sur la terre, et c'est encore la religion. Toujours, c'est l'homme le débord.*

*Tantôt le visible coule dans l'invisible, tantôt c'est le contraire. L'Histoire est ce contour fluctuant que le débord dessine.*

*Et chaque jour ça recommence. Chaque minute de chaque jour, le même chant. Comment croire à ce qui fut, nous qui y sommes encore ? Comment inventer ce qui vient, nous qui n'y seront plus ? chaque minute de chaque jour, c'est là, cette royauté à l'endroit où le ciel et la terre se touchent : l'éternelle nouveauté du monde, notre vieille capacité d'illusion.*

[...]

*Il y a un lieu cloîtré dans le matin. Un lieu qui a ce nom du début de la lumière. Un village le porte. C'est écrit Aubazine sur le panonceau du bord de la route, mais c'est le nom ancien que l'on voit. Le nom d'avant le village, avec un O pareil à l'œil lisse et rond d'une vierge romane. Près du panonceau, il y a un arbre*

*mort. C'est un arbre comme il y en a dans tous les siècles. Un de ces arbres dont le vent ne veut plus. On devine que c'est par lui, le vent, que tous les arbres sont liés les uns aux autres, les morts et les vivants. Ce lien, c'est une chose qui se perçoit dès que l'on s'aventure dans un paysage. Tout de suite un autre paysage affleure en nous-mêmes, composé de nos pensées, nos appréhensions, nos pressentiments, amené au langage par la nudité de l'air sur notre visage, mais illisible encore et comme tenu en réserve, en suspens, inéclus dans nos yeux.*

*Et brusquement il arrive qu'il tombe. D'un coup, ce petit vent de coïncidence tombe et il n'y a plus de médiation entre le monde et nous. Pour un instant, les oiseaux se taisent et jusque dans le silence animal et l'immobilité végétale, il y a cette force sans heure aucune, cette violence d'avant la vie.*

*Pour un instant, les vivants sont de même essence que les morts.*

*Peut-être connaissez-vous cela, cette peureuse illusion ou cette naïve extase, cette impression brutale d'être étranger à soi, de n'être plus là mais quand même de voir. De voir comme Dieu verrait. Dieu, s'il faut nommer une figure capable d'assister au monde en son absence.*

*Peut-être avez-vous éprouvé cela, ce léger vertige, cet effet de sidération qui nous saisit parfois devant un paysage, le temps d'une halte contemplative, comme si on était soudain délivré de toute attente au point de s'agrandir à ce qu'on voit et de s'y perdre de vue. On a jeté sa pensée. Un gouffre nettoie nos yeux. On dirait qu'il n'est plus aucun effort à faire pour rejoindre les choses et entrer dans leur temps. Un temps qui enfin ne serait plus le nôtre, sans hier ni lendemain, une sorte de présent parfait, absolu, sans plus de frontière entre le monde tel qu'on l'éprouve et le monde tel qu'il est.*

*Ce petit accident métaphysique peut vous arriver n'importe où, devant le spectacle de la mer ou dans la solitude d'un supermarché.*

*Pourtant l'effroi que suscite en nous le linceul transparent du réel, son inhumanité foncière, ne produit pas en tout lieu les mêmes effets non plus qu'il n'a les mêmes causes. Il dépend de la manière dont d'autres avant nous ont jalonné ce lieu, en déchargeant sur lui l'illusion de leur être.*

Comme on le voit, la communication entre les deux domaines, celui des matières primordiales et celui du ciel, est un débord : l'un déborde sur l'autre, et réciproquement (projection et rétrojection) ; l'homme est la figure du débord (projeté et rétrojeté) ; les mouvements sont ceux-mêmes de l'Histoire.

Mais la lumière et le vent font retour ensuite de deux manières différentes, qui sont encore toutes deux liées à la temporalité d'un devenir *existentiel*, indépendant de l'expérience : pour la première, c'est la configuration de l'*aube*, qui est mise en scène à travers une méditation sur le nom du lieu et sur la naissance du paysage ; une sorte

d'homologation entre les temps, entre le temps du jour et de la lumière, qui donne son nom au village, et le temps historique, qui nous renvoie à la naissance de ce village médiéval :

*C'est écrit Aubazine sur le panonceau du bord de la route, mais c'est le nom ancien que l'on voit. Le nom d'avant le village, avec un O pareil à l'œil lisse et rond d'une vierge romane.*

Il y a donc, dans le paysage-existence lui-même, des correspondances et des équivalences, notamment entre les manifestations figuratives des différentes couches temporelles, et qui sont directement saisissables par l'observateur.

Pour le vent, c'est sous la figure du *lien* qu'il fait retour, le lien entre toutes les époques ; l'énergie palpable du vent est interprétée par Jean-Paul Chavent comme un pouvoir de médiation, d'abord entre les arbres morts et les arbres vivants, puis entre les êtres vivants et morts en général, et enfin, entre l'observateur et le paysage, entre toutes les figures ici réunies<sup>1</sup>. Nous faisons ici un pas vers le paysage-expérience, puisque, si le vent fait le lien entre toutes les époques, c'est par l'intermédiaire d'une sensation tactile, le contact de l'air en mouvement sur la peau : il procure en somme l'expérience du temps (vécu et affectif, Parret)

Le vent est le vecteur actuel, la figure sensible contemporaine de l'expérience, qui permet d'appréhender la profondeur temporelle du paysage. Dans la perspective de la conversion sémiotique entre le *temps-existence* et le *temps-expérience*, le vent est donc très exactement la figure qui exprime le résultat de la conversion entre, d'une part, la *continuité des couches temporelles* et des moments de l'existence, dans le temps de l'existence, et, d'autre part, la *profondeur perçue* dans le temps de l'expérience. A ce titre, le vent est encore porteur des distensions temporelles de l'existence, mais déjà converties en figures de l'expérience, des *attentes* et des *souvenirs* :

*On devine que c'est par lui, le vent, que tous les arbres sont liés les uns aux autres, les morts et les vivants. Ce lien, c'est une chose qui se perçoit dès que l'on s'aventure dans un paysage. Tout de suite un autre paysage affleure en nous-mêmes, composé de nos pensées, nos appréhensions, nos pressentiments, amené au langage par la nudité de l'air sur notre visage, mais illisible encore et comme tenu en réserve, en suspens, inéclus dans nos yeux.*

Le texte cerne très explicitement cette phase intermédiaire : le lien est perçu, et cette sensation spécifique fait « affleurer » l'autre paysage et l'autre temps, cette configuration pathémique

---

<sup>1</sup> On peut rappeler opportunément ici que, selon François Ost, les conceptions des relations entre l'homme et la nature, du point de vue de l'histoire et de la philosophie du droit, se déclinent en quatre principes idéologiques différents : (i) le principe de la fusion holistique (l'homme et la nature ne font qu'un) ; (ii) le principe de la séparation dualiste (l'homme s'approprie et exploite son environnement) ; (iii) le principe de lien patrimonial (la nature contribue à nourrir l'identité et le devenir de l'homme, en interaction avec sa culture) ; (iv) le principe de la limite distinctive (l'homme doit maintenir la frontière des espaces naturels pour les préserver de sa propre action). (cf. François Ost, « La crise écologique : vers un nouveau paradigme ? Contribution d'un juriste à la pensée du lien et de la limite », in *La crise environnementale*, C. Larrère, R. Larrère édés, Paris, INRA Editions, coll. « Les Colloques » 1997, pp. 39-56).

confuse, mais « illisible » et « inéclos » Ces deux qualificatifs font implicitement référence à deux figures complémentaires du paysage en tant que corps-actant : la *surface d'inscription*, dont les traces ne sont pas encore interprétables (« illisible ») et l'*enveloppe de contention*, qui doit se déchirer pour laisser apparaître (« éclore ») le paysage intérieur.

On peut donc considérer que dans ce cas, la perception de la profondeur temporelle du paysage-expérience est encore *médiatisée*, voire débrayée dans l'énoncé-paysage sous la forme d'une figure objective et indépendante de l'observateur, le vent. Puisque le paysage-expérience se caractérise *in fine* par l'immédiateté, le rôle du vent comme médiateur nous situe dans la phase intermédiaire, où l'embrayage du paysage-existence sur le paysage-expérience est encore incomplet.

Enfin arrive le moment critique : le vent tombe, la médiation disparaît :

*D'un coup, ce petit vent de coïncidence tombe et il n'y a plus de médiation entre le monde et nous.*

Mais la suspension de la médiation ne conduit pas à la séparation, car elle a lieu à l'intérieur de l'expérience elle-même, comme un événement interne à la sensation, comme une condition nécessaire de l'*esthésie*.

C'est alors que l'observateur, devenu *absent à lui-même*, dans un moment de sidération qualifié d'*accident métaphysique*, se retrouve en relation *immédiate* avec le temps-expérience, dont toute attente et toute distension temporelle a disparu, dans une plongée au sein des choses mêmes :

*Peut-être avez-vous éprouvé cela, ce léger vertige, cet effet de sidération qui nous saisit parfois devant un paysage, le temps d'une halte contemplative, comme si on était soudain délivré de toute attente au point de s'agrandir à ce qu'on voit et de s'y perdre de vue.*

Ce moment est donc celui de l'*embrayage*, puisque l'expérience de la profondeur temporelle dans l'espace actuel du paysage se passe de toute médiation, dans *une sorte de présent parfait, absolu*, dit le texte :

*On a jeté sa pensée. Un gouffre nettoie nos yeux. On dirait qu'il n'est plus aucun effort à faire pour rejoindre les choses et entrer dans leur temps. Un temps qui enfin ne serait plus le nôtre, sans hier ni lendemain, une sorte de présent parfait, absolu, sans plus de frontière entre le monde tel qu'on l'éprouve et le monde tel qu'il est.*

Le temps sans attente ni souvenir, sans rétrospection ni prospection, sans aucune distension temporelle, ce présent absolu, est conquis au moment même où il n'y a plus aucune différence entre le paysage-existence (« le monde tel qu'il est ») et le paysage-expérience (« le monde tel qu'on l'éprouve »). Cette observation permet de caractériser les différents régimes temporels, et même, semble-t-il, les conditions de la syntaxe qui permet de passer de l'un à l'autre.

De fait, dans ce texte, nous traversons trois régimes temporels :

- 1) Celui du *temps-existence*, celui des couches temporelles, et des vitesses variables d'évolution ; c'est le régime temporel des processus de l'existence, ces mêmes processus qui construisent la morphologie du paysage-existence : le temps cosmologique, le temps géologique, le temps historique et le temps solaire. Il est construit par homologation des temps, sur la base de leur structure aspectuelle (tous sont articulés en instants, en antériorité et postériorité, et en début et fin de processus).
- 2) Celui de *la connexion entre le temps-existence avec le temps-expérience*, et qui apparaît notamment grâce à la médiation du vent entre les vivants et les morts, entre les différentes époques et le moment de l'expérience. C'est alors qu'apparaît la distension et sa pathémisation : les souvenirs, mais surtout les attentes (les « appréhensions », les « pressentiments »), qui indiquent, un peu à la manière d'Heidegger, que l'existence est devenue une affaire d'expérience sensible, ce qui se traduit par les anticipations du souci et de la préoccupation.
- 3) Celui, enfin, de *la fusion entre le temps-existence et le temps-expérience*, opération qui annule du même coup aussi bien les propriétés du premier régime temporel (la superposition des couches temporelles des processus), que celles du deuxième (les distensions pathémiques). L'entrée dans le temps des choses, c'est la participation à leur transition continue, à leur devenir inarticulé, et donc à l'expérience d'un présent absolu.

Reste à élucider cette « absence à soi-même » qui est la clé de conversion finale :

*Peut-être connaissez-vous cela, cette peureuse illusion ou cette naïve extase, cette impression brutale d'être étranger à soi, de n'être plus là mais quand même de voir. De voir comme Dieu verrait. Dieu, s'il faut nommer une figure capable d'assister au monde en son absence.*

Etre là, être présent à soi-même, c'est encore être dans l'expérience : la conscience réflexive, dont le minimum peut en effet être défini comme une « présence à soi-même », doit donc disparaître pour que la fusion entre les deux paysages ait lieu. La fusion avec le monde naturel implique par conséquent que la seule conscience qui subsiste doit être une « conscience du monde », mais encore faudrait-il admettre que, dans cette expression, la préposition « de » soit à la fois transitive et réflexive : nous sommes le monde, et à ce titre, le monde se pense lui-même.

L'embrayage entre les deux régimes ontologiques du paysage s'accompagne par conséquent d'une autre opération : un débrayage à l'intérieur de la catégorie de la personne. En effet, ce que nous décrit cette « absence à soi-même », c'est la disparition de la personne subjective, et sa fusion dans une personne générique, qui fraye avec la *personne d'univers*.